

CLAUDE DUNETON

au plaisir
des
mots

DENOËL

Au plaisir des mots

DU MÊME AUTEUR

- Parler croquant*, Stock, 1973
Je suis comme une truie qui doute, Seuil, 1976
Anti-manuel de français, en collaboration
avec J.-P. Pagliano, Seuil, 1978
Le Diable sans porte, Seuil, 1981
La Goguette et la Gloire, Le Pré-aux-Clercs, 1984
À hurler le soir au fond des collèges,
en collaboration avec F. Pages, Seuil, 1984
Le Chevalier à la charrette, en collaboration
avec M. Baile, Albin Michel, 1985
Petit Louis dit XIV, Seuil, 1985
L'Ouïlla, Seuil, 1987
Rires d'homme entre deux pluies, Grasset, 1990
Le Bouquet des expressions imagées, en collaboration
avec Sylvie Claval, Seuil, 1990
La Duchesse de Malfi, Grasset, 1991
Marguerite devant les pourceaux, Grasset, 1991
Mots d'amour, Seuil, 1993
Bal à Korsör, Grasset, 1994
Le Voyage de Karnantioul, Éditions du Laquet, 1997
Le Guide du français familier, Seuil, 1998
Histoire de la Chanson française.
Vol. 1 et 2, Seuil, 1998
La Mort du français, Plon, 1999
Donadini, Séguier, 2001
Carnet de dessins, La main qui parle, 2002
Le Monument, Balland, 2004
Chansons sensuelles, Textuel, 2004
La puce à l'oreille, Denoël, 2005

Claude Duneton

Au plaisir des mots

DENOËL

Première édition :
Éditions Balland, 2004

© 2005, *Éditions Denoël*

*À mes fidèles lecteurs
du Figaro littéraire*

ENTRÉE DE JEU

J'adore écrire dans les journaux. Le partage presque immédiat avec des lecteurs et des lectrices du contenu d'un article m'offre une compensation à l'effort solitaire de l'écriture « au long cours » qui est celle d'un livre. C'est comme entretenir une conversation, une causerie imaginaire où j'ai le temps, cependant, de limer ma réplique ; moi qui, au naturel, ai l'esprit de l'escalier, je me donne là l'illusion de la vivacité !...

Et puis un article c'est court – cela demande à être, comme on dit, « enlevé », et pour bien enlever sa prose rien ne vaut comme d'être léger ! Les propos d'une chronique sont forcément moins solennels que ceux d'un livre, parce que s'il est vrai que « les écrits restent », ils s'attardent moins dans un journal qui n'est après tout qu'une feuille volante, fragile ; elle se froisse et disparaît du jour à son lendemain.

Alors j'entretiens avec cette chronique du *Figaro littéraire*, « Le plaisir des mots », depuis dix ans, un rapport intime privilégié. Il y a d'abord l'excitation de la recherche d'un sujet qui puisse intéresser des dizaines de milliers de gens pendant cinq ou six minutes – c'est un défi considérable !

Cela tient mon esprit en éveil – je reste aux aguets de semaine en semaine, je tends l'oreille au moindre tressaillement des mots. Mes rencontres avec des amis sont souvent sous-tendues par le désir de cueillir une idée au passage, une tournure que je vais noter subrepticement sur un bout de papier – sur la nappe gaufrée de la brasserie, dont je déchire un coin pour la mettre dans ma poche... C'est qu'une idée originale par semaine – et je les souhaite variées, surprenantes, autant que possible – ne se trouve pas dans le pas d'un cheval ! D'ailleurs je ne monte jamais à cheval...

Ensuite il faut rédiger sans trop d'ostentation, en évitant les pesanteurs – ce qui, sur ces sujets langagiers, n'est pas facile. Il convient même de montrer une pointe d'humour – un journal n'est pas un traité de linguistique. Faire naître un sourire, grave question ! Surtout auprès d'un public particulièrement varié – il est incongru de se présenter d'une même manière chez des gens dont les âges, par exemple, s'échelonnent entre vingt et quatre-vingt-dix ans. Mais à cause de cette disparité même il est diablement tentant d'établir avec les lecteurs une complicité, un partage... Rude affaire !

Ce qui me soutient c'est le courrier, les réactions généralement aimables, serviables, d'un public cultivé qui me propose des réponses et m'apporte quelquefois des précisions essentielles. Souvent aussi, les lecteurs m'offrent par leurs questions le sujet d'une autre chronique... Et puis il y a les rencontres directes, à l'occasion des fêtes du livre auxquelles j'assiste ici et là, en France, des causeries et des signatures dans les librairies qui m'accueillent. Et là, le contact est très particulier : les gens me parlent des

livres, de ceux qu'ils ont lus, de celui qu'ils se proposent de lire, puis, soudain, avant de me quitter, ils me glissent en confidence, mi-figue mi-raisin : « Et puis je lis votre chronique ! »... Ils baissent la voix tout à coup – c'est un secret. C'est entre nous, n'est-ce pas. Ils sourient, puis se sauvent tout de suite, presque un doigt sur les lèvres ! « Votre chronique, dans *Le Figaro* »... Un clin d'œil : ce n'est pas l'endroit pour en parler, mais c'est une connivence entre nous qu'ils veulent me faire connaître – en passant ! « Votre chronique ! » Un sourire et hop ! les voilà partis. Ils s'éloignent dans l'allée, disparaissent dans la foule – mais ils m'ont fait savoir que nous avons des soirées au coin du feu, chez eux, ensemble. Je suis un intime – ils m'ont glissé ce billet doux...

Voilà pourquoi aussi j'aime écrire dans le journal – à cause de quelques centaines de milliers de personnes qui me retrouvent chaque jeudi. Combien sont-ils ? Je ne sais pas... Seulement, beaucoup de gens qui ne lisent pas le journal, ou ce journal-là, « privés » de la faible lueur de mes chandelles, n'ont pas la possibilité de partager mes amusements. Pour eux, et parce qu'on oublie ce qui a été publié de manière aussi éphémère, j'ai voulu fêter mes dix ans de chronique et de « Plaisir des mots » avec un recueil qui est comme un florilège de ma production hebdomadaire. Un livre constitue des archives commodes à consulter, que l'on garde chez soi... Il faut jouer le jeu : j'ai laissé les textes dans l'état où ils ont paru dans le journal, sans modification. J'ai seulement ajouté quelques mots en bas des pages, de-ci de-là, non pour « faire sérieux », mais pour rectifier le tir quand j'ai su depuis que ce que j'affirmais n'était pas juste, ou au contraire

pour apporter une confirmation acquise plus tard. Mes connaissances sont évolutives heureusement, et mes fiches de renseignements ne cessent de proliférer... (Je me suis tout de même permis de supprimer quelques coquilles surprenantes : au mot *boulot* il était question de *négologisme* pour « néologisme » et de *rogations* pour « rogaton » !) J'ai conservé les titres des chroniques parce qu'ils étaient censés attirer l'œil, ou même provoquer un sourire – cette fonction-là peut continuer dans un ouvrage qu'on feuillette, surtout, par sauts de puce, plus qu'on ne l'examine du début à la fin.

Enfin comment écrire une chronique dans un journal et ne pas penser à Vialatte qui fut assurément le plus brillant chroniqueur de langue française dans la seconde moitié du XX^e siècle ?

Il en existe un second, vivant, c'est Pierre Foglia, qui vit à Montréal et publie ses billets dans *La Presse*.

En tout cas Alexandre Vialatte terminait toutes ses chroniques, quel qu'en fût le sujet, par la phrase rituelle : « Et c'est ainsi qu'Allah est grand... »

Cela se passait entre 1951 et 1971 ; Allah a sûrement grandi encore depuis cette époque, aussi m'est-il arrivé, par manière de clin d'œil au grand styliste spirituel et auvergnat – pour me hausser du col en quelque sorte –, de terminer un article par une référence à la « grandeur d'Allah ». Car Vialatte est le maître styliste, si je le parodie parfois c'est avec passion, comme un philosophe citerait Platon.

Il m'arrive également de faire allusion à « mon ami Alphonse Karr » ; c'est parce qu'après avoir tout lu de lui je suis devenu véritablement l'ami de cet étincelant pen-

seur et styliste du XIX^e siècle, mort en 1890 d'un coup de froid après un orage.

*

Ce qui est réjouissant dans une chronique de très longue durée c'est... le radotage ! Je veux dire par là les sujets qui reviennent périodiquement, avec la constance de l'idée fixe, particulièrement lorsqu'on a oublié avoir déjà parlé de la chose.

J'en ai un bon exemple avec mon acharnement à combattre la fausse graphie « au temps » pour *autant*, avec une insistance que j'ignorais avant d'avoir rassemblé mes chroniques pour la confection du présent livre. En effet, le 14 septembre 1995, j'écrivais cela :

Autant pour eux !

Une tradition lexicale récente fait écrire la locution *autant pour moi* – rarement mise noir sur blanc, il est vrai, parce qu'elle appartient essentiellement au registre oral – de la manière biaisée suivante : *au temps pour moi !*

Cette bizarrerie a été prise en compte par les principaux dictionnaires, et *Le Grand Robert* explique dans son édition de 1985 : « *Au temps pour moi* se dit quand on admet son erreur et la nécessité de reprendre et reconsidérer les choses. » La graphie est appuyée par une citation de Sartre : « Il avait fait une erreur dans un raisonnement délicat et il avait dit gaiement : au temps pour moi ! » (*Le Mur*).

Le respectable ouvrage fait descendre la locution d'un jargon de caserne pour le maniement d'armes :

« Au temps pour les crosses ! (Quand les crosses de fusil ne sont pas retombées en même temps). » Cela prendrait sa source, avec une sorte de logique apparente, d'un « commandement de revenir au temps initial ou pour recommencer un mouvement mal exécuté : Au temps ! » bien attesté chez Courteline, ce farceur.

Déjà le parémiologue subodore là un abus du langage anecdotique, un dérapage sémantique accidentel par excès de bonne volonté – disons quelque chose comme un bobard de qualité.

Car, enfin, *autant pour lui, autant pour moi* est une formulation profondément ancrée dans la série des *autant*. *Autant comme autant* est une vieille formule qui signifie « en même quantité » ; surtout « Autant lui en pend à l'oreille » se disait autrefois pour « Il ne sait pas ce qui l'attend, la même chose peut lui arriver ». Non : la phraséologie du sergent instructeur n'est qu'un calembour pur et simple...

J'observe tout d'abord que l'expression ne s'emploie jamais à la suite d'un geste maladroit, d'une erreur d'appréciation manuelle – ce qui est en contradiction patente avec une origine dans la gestuelle, surtout aussi récente.

Au contraire, on emploie la formule uniquement dans les cas de méprise intellectuelle, au cours d'une discussion avec quelqu'un : « Je vous ai contredit, critiqué, et voici que je m'égaré à mon tour : autant pour moi ! »

Ce que je crois c'est que la formulation *autant pour a* été tournée à la plaisanterie durant la phase d'instruction militaire intensive qui fleurit avec la conscription, au début de la III^e République.

Entrée de jeu

La soldatesque criait : « Autant pour les crosses » (à refaire pour le maniement des fusils). Les facétieux en firent un jeu de mots avec *au temps*, puisque l'exécution se faisait en *trois temps*.

Ce calembour oral passant dans l'usage troupier fut pris pour bel argent comptant et engendra, au mieux, une vague remotivation de l'expression, une luxation du sens, dirais-je, que la graphie *au temps* entérina.

La citation de Sartre, dans cette perspective, est d'un comique involontaire assez *délicat* lui aussi ! Alors que Courteline était probablement conscient de la torsion qu'il donnait aux mots.

La méprise lexicale, ici, est accidentelle et vient de ce que la formule, purement orale, par essence et par existence, n'est pas entrée dans l'écrit sous la plume d'un écrivain avant sa caricature. Ce cas d'attestation tardive n'est pas non plus unique – je présenterai bientôt une locution courante de l'oral qui n'a jamais encore été enregistrée nulle part...

En tout cas, dans les années 1920, un excellent observateur de la langue, André Thérive, avait déjà flairé la supercherie ; il suggérait qu'*au temps* pourrait bien n'être « qu'une orthographe pédantesque pour autant ». Pédantesque ? Je dirai plutôt canulariesque. Et si les dictionnaires errent... autant pour eux !

Voilà qui exprimait clairement ma pensée.

Et puis, huit ans plus tard, le 18 décembre 2003 – le changement de millénaire accentue l'abîme qui sépare cette date de septembre 1995 ! –, ayant oublié jusqu'à l'existence de cette première protestation, je revenais à la charge en toute innocence avec ce nouveau titre :

Autant

Je lis dans un petit ouvrage utile et fort bien fait, mais non sans faille, de Jean-Pierre Colignon, préfacé par Bernard Pivot, l'injonction suivante : « Il faut écrire "au temps pour moi !" (et non "autant pour moi") » parce que cette expression fait référence au commandement militaire, ou bien à l'ordre donné par un professeur de gymnastique, par un chef d'orchestre, par un maître de ballet, et incitant à revenir parce qu'il y a erreur au premier mouvement d'une suite de positions, de mouvements. »

Logique, *is not it* ? Très satisfaisant pour l'esprit !... L'ennui c'est qu'il s'agit d'une information complètement fantaisiste, une pure construction de l'esprit, justement.

Trente ans passés à décortiquer les expressions françaises m'ont appris à me méfier des « explications » brillantes d'allure, des assauts de logique qui ne sont fondés sur aucun texte, aucune pratique réelle de la langue. On ne trouve nulle part cette histoire imaginaire de commandement « Au temps ! », ni à l'armée (qui a pourtant donné « En deux temps trois mouvements ») ni dans les salles de gym.

Surtout pas chez les chefs d'orchestre : des musiciens qui travaillent reprennent à telle mesure, pas au « temps », c'est saugrenu ! Colignon a rêvé cela, ou l'a cru avec beaucoup de logique apparente, en effet, donc de vraisemblance. Il ajoute du reste avec cohérence, dans une déduction impeccable : « Au sens figuré, très usuel, on reconnaît par là qu'on a fait un mauvais raisonnement », etc. Belle édification, qui repose sur un mirage.

Autant pour moi est une locution de modestie, avec un brin d'autodérision. Elle est elliptique et signifie : « Je ne suis pas meilleur qu'un autre, j'ai autant d'erreurs que vous à mon service : autant pour moi. » La locution est ancienne, elle se rattache par un détour de pensée à la formule que rapporte Littré dans son supplément : « Dans plusieurs provinces on dit encore d'une personne parfaitement remise d'une maladie : il ne lui en faut plus qu'autant (...) elle n'a plus qu'à recommencer. »

Par ailleurs, on dit en anglais, dans un sens presque analogue, *so much for...* « Elle s'est tordu la cheville en dansant le rock. So much for dancing ! (Parlez-moi de la danse !) » So much, c'est-à-dire autant. C'est la même idée d'excuse dans la formulation d'usage : « Je vous ai dit le "huit" ? Vous parlez d'un imbécile ! Autant pour moi : c'est le dix qu'ils sont venus, pas le huit. » Le « temps » ici n'a rien à voir à l'affaire. Du reste, on dit très rarement *autant pour toi*, ou *autant pour lui*, qui serait l'emploi le plus « logique » s'il y avait derrière quelque histoire de gesticulation.

Par les temps qui courent, j'ai gardé pour la fin ma botte secrète, de quoi clore le bec aux supposés gymnastes et adjudants de fantaisie dont jamais nous n'avons eu nouvelles. Dans les *Curiositez françoises* d'Antoine Oudin publié en l'an de grâce 1640, un dictionnaire qui regroupe des locutions populaires en usage dès le XVI^e, soit bien avant les chorégraphies ou les exercices militaires, on trouve : *Autant pour le brodeur*, « raillerie pour ne pas approuver ce que l'on dit ».

Aucune formule ne saurait mieux seoir à ma conclusion : M. Colignon, qui fait la pluie et le soleil auprès des correcteurs professionnels, devrait bien publier un

correctif *ad hoc* sur le mauvais temps qu'il nous fait par le biais de ce canular orthographique. *Perseverare* serait en l'occurrence proprement démoniaque !

Quelle rigolade ! L'article étant paru juste avant Noël, il alluma des feux de paille dans les foyers français qui lisent *Le Figaro*. Des gens m'ont dit par la suite que je leur avais gâché le réveillon tellement ils avaient passé la soirée à se disputer en famille sur *autant* et *au temps* ! Peut-être vaut-il mieux se quereller sur un point de syntaxe, au demeurant, qu'à propos de l'héritage de l'oncle Léonard – surtout le soir de Noël !

Toujours est-il qu'à la suite d'un courrier incendiaire je crus de mon devoir d'enfoncer le clou « l'année suivante », le 22 janvier 2004, avec cette mise au point que je trouve, quant à moi, définitive :

Querelle

Au train où vont les choses, nous risquons d'avoir deux courants en France : les « autantistes » et les « autempestifs ». J'ai reçu de fiévreuses protestations à la suite de mes remarques sur l'erreur sémantique qui consiste à vouloir écrire « au temps pour moi » la locution *autant pour moi* (*Le Figaro littéraire* du 18 décembre 2003). On a brandi le *Dictionnaire d'orthographe* d'André Jouette, on m'a menacé du *Grevisse*, cela parce qu'il existerait un cas litigieux dans le langage militaire, *autant pour les crosses*, au mieux un simple calembour que des toqués de logique ont voulu prendre au sérieux. Or voici les faits selon un de mes correspondants, Marcel Guibert, de la Varenne-Saint-Hilaire, qui conserve un souvenir précis de son temps sous les drapeaux.

« Ce commandement (*Autant pour les crosses*) était utilisé lors des exercices de maniement d'armes : "Armes sur l'épaule, présentez, reposez." » Le mouvement du « *Reposez, armes* », s'exécutait en quatre temps réglementaires : au dernier temps, le quatrième, il fallait reposer la crosse du fusil sur le sol. Là, deux écoles : la première demandait de reposer la crosse sans la choquer, sans doute pour ne pas en dérégler le mécanisme ; la seconde, au contraire, préconisait un sec claquement d'ensemble, montrant la perfection de l'unité. À l'inverse, une cacophonie de chocs mal coordonnés, montrait le manque de maîtrise dans la manœuvre. Auquel cas le sous-officier annonçait : « *Autant pour les crosses* » (souvent abrégé en « *Autant* »).

L'arme était alors remontée au troisième temps, à la ceinture, et on reprenait le temps quatre du « *poser* ». Jusqu'à la perfection ! Croyez-en une longue expérience de jeune soldat de 1944, aux tirailleurs algériens, ce n'était pas toujours amusant, et, le soir, nous avions mal au bras et à l'épaule ! »

Il est clair, à la lecture de cette évocation, que *Autant pour les crosses*, signifie « la même chose pour les crosses, on reprend pour les crosses », en somme, on en fait *autant*, on recommence *autant* de fois qu'il sera nécessaire. Cela n'a rien à voir avec l'interprétation biaisée donnée par Jouette : « Recommencez le mouvement dans le temps qui convient. » Ça va pas la tête ? C'est quoi *le temps qui convient* ?... Il est certain que l'instructeur employait là le paradigme sémantique *autant pour* (pareil pour), et non pas un fantaisiste – et, nullement syntaxique – *au temps* qui fait donner cette distinction absurde au dictionnaire de Jouette : « On écrira *Autant*

pour moi (la même chose, la même quantité pour moi), mais *Au temps pour moi* (je me suis trompé). » Qu'il y ait eu un jeu de mots dans le peloton avec le « quatrième temps » de cette valse opiniâtre, c'est possible, ou même probable ; mais une blague de caserne n'est pas forcément à graver sur les tables de la loi ! La logique n'est pas ce qui règle l'image en matière de métaphore – mais alors pas du tout ! Cela me fait penser à cette autre aberration courante, l'étymologie populaire du mot *croque-mort*. Afin de satisfaire une soif de logique dans le public, d'ingénieux propagandistes ont lancé l'idée que le « croque-mort » était celui qui « autrefois » mordait le gros orteil d'un cadavre afin de vérifier, avant la mise en bière, que le défunt était bien mort ! On nage évidemment en plein délire – vous avez eu connaissance d'un métier pareil au XVIII^e siècle ? Cependant l'explication plaît par son apparence « rationnelle ». Le mot vient d'un vieux sens de *croquer* qui est « frapper », comme dans « croque-note » ; le croque-mort est celui qui cloue le cercueil, et semble ainsi donner des coups au pauvre mort en partance. C'est une plaisanterie de corbillard !

Après cela, si le lecteur n'est pas convaincu, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle ! – Du reste, Jean-Pierre Colignon, lui-même, qui, en toute franchise, me paraît assez fermé aux arguments intelligents, m'a écrit un petit mot pour me dire qu'il tenait, malgré tout, à « son » interprétation... Alors comment faire ? Les gens préfèrent le mensonge plutôt que d'avoir à réviser leur opinion.

Amoureux de la langue
et fin connaisseur de l'histoire
des mots, Claude Duneton
leur consacre, depuis quelque
trente ans, une recherche aussi
attentive qu'ininterrompue.

Tour à tour piquant, grinçant,
savant, drôle, mais toujours bien
vu et parfaitement documenté,
cet ouvrage est un heureux
florilège de son travail.

Pour connaître l'origine de tel ou
tel mot, l'évolution de telle ou telle
expression, savoir le pourquoi
et le comment de la dérive
langagière, de l'irruption
— et parfois de la disparition —
d'un anglicisme, il faut lire cette
formidable « histoire » des mots
par l'un des vrais amoureux de
la langue française.

Claude Duneton,
romancier (*Loïn
des forêts rouges,*
Denoël, 2005) est
aussi philologue.
On lui doit, entre
autres, *Le Bouquet
des expressions
imaginées, Parler
croquant et Histoire
de la chanson
française* (Le Seuil)
et, bien sûr,
La Puce à l'oreille
(Denoël, 2005).

Design : studio Denoël

DENOËL
www.denoel.fr

B25743.5  10.05
ISBN 2.207.25743.6
18 €

